



Fanny Loinger-Nezer

29 mai 1915 – 13 mai 1992

Née le 29 mai 1915, à Strasbourg, Fanny Loinger est le quatrième enfant d'une famille juive traditionnaliste et sioniste.

Elle est la première de la famille à partir pour la Palestine en 1936, mais elle retourne en France pour y compléter ses études d'infirmière.

Diplômée de l'école d'infirmières-assistantes sociales de Strasbourg, Fanny Loinger-Nezer est recrutée, dès 1941, par son amie Andrée Salomon, responsable du service social de l'OSE, pour s'occuper des Juifs étrangers, réfugiés à Marseille dans les hôtels Bompard et du Levant, en attente d'un visa d'immigration vers les Etats-Unis.

Lorsqu'en août 1942, les habitants de l'Hôtel sont transférés au camp des Milles, elle décide de les suivre en tant qu'internée volontaire, afin de faire sortir les enfants du camp. « *Je vois encore devant moi une jeune femme qui m'avait confiée sa petite fille, âgée d'un an, que j'ai sorti du camp dans un sac à provisions.* »

En 1943, elle est nommée responsable de la région Sud-Est du réseau de sauvetage clandestin, dit réseau Garel, et organise la survie de quelques 400 enfants dans les départements de l'Ardèche, de l'Isère,

de la Drôme, de Savoie et de Hautes et Basses Alpes. « *De Fanny Loinger, je suis devenue Stéphanie Laugier ... nous avons trouvé pas mal de planques dans des fermes et des couvents...* »

Après la guerre, elle est détachée par l'OSE au Joint pour travailler dans des camps de personnes réfugiées en Allemagne et en Autriche. Chargée d'accompagner 350 enfants et adolescents rescapés du camp de Buchenwald vers la Suisse, afin qu'ils y soient soignés, elle a également dirigé la maison d'enfants de Hausmanstaetten en Autriche.

En 1949, Fanny Loinger rencontre Heinrich Nezer, un Juif allemand, qu'elle épouse à Paris, un an plus tard. En 1950, Fanny Loinger-Nezer s'installe en Israël, réalisant ainsi son rêve sioniste.

Le 5 décembre 1952, Irit et Tamar, leurs filles jumelles, viennent au monde.

Plusieurs membres de la famille Loinger se sont engagés aux côtés de l'OSE pour le sauvetage des enfants juifs pendant la Seconde Guerre mondiale: Georges Loinger, Emma Loinger-Lederer et Dora Werzberg-Amelan.

Katy Hazan (tous droits réservés)

Mes activités comme infirmière-assistante sociale à l'OSE pendant la guerre et tout de suite après (1941-1947)

Fraichement émoulue de l'école des Infirmières-assistantes sociales de Strasbourg, évacuée à Bordeaux avec mon diplôme d'état en poche, je me suis retrouvée en ce début 1941 dans un piège, et pour cause.

En 1936, après avoir été dans une ferme école du *Hehaloutz* en France, j'avais obtenu un certificat d'immigration pour la Palestine. J'ai donc été pendant deux ans membre d'un kibboutz (Naan) et au bout de ces deux ans, je suis arrivée à la conclusion qu'il serait bon pour moi d'avoir un métier, or je ne pouvais pas l'acquérir en Palestine ; je suis donc revenue en France pour le faire. Ayant eu des tendances précises pour le métier d'infirmière, je me suis trouvée en 1938 à l'école des infirmières de Strasbourg, et en 1941, munie de mon diplôme, dans le piège de l'occupation allemande et pratiquement sans possibilité de retourner en Palestine.

Tout d'abord, j'ai quitté Bordeaux pour Périgueux où une grande partie de ma famille était réfugiée. J'ai commencé par travailler à l'hôpital de Strasbourg, replié à Clairvivre.

Pendant mon séjour à Périgueux, Andrée Salomon m'a proposé de quitter l'hôpital et de venir à l'OSE, où il y aurait sûrement du travail pour moi. C'est ainsi que je me suis trouvée à Marseille, à l'Hôtel du Levant, qui était un hôtel un peu spécial.

Les autorités de Marseille l'avaient mis à la disposition des familles de réfugiés, tous des Juifs étrangers, qui avaient un gros avantage : ils étaient en possession d'un visa d'immigration pour les Etats-Unis, chose très rare à cette époque. Seulement le manque de bateaux disponibles et les chicanes administratives ont réduit à zéro leurs possibilités d'émigrer. Il y avait 500 personnes, hommes, femmes vieillards et enfants, entassés dans cet hôtel, à attendre le visa de sortie sauveur et un moyen de transport ; ils vivaient dans l'espoir de quitter la France et, lorsque les Allemands ont occupé Marseille, tous

leurs projets sont tombés à l'eau ; rares furent ceux qui ont vraiment eu le bonheur de voir la Statue de la Liberté. Les autres se sont retrouvés après

décembre 1941, date de l'entrée en guerre des Etats-Unis, coincés sans issue ; l'atmosphère de l'hôtel était plutôt du côté du désespoir.

D'ailleurs au mois d'août 1942, tous ceux qui restaient ont été transférés au camp des Milles.

Nous avons encore essayé de placer à Marseille des enfants dans des familles non juives, mais la plupart des parents ont refusé de se séparer de leurs enfants, et rares furent ceux qui les ont planqués.

J'ai été au camp des Milles avec les habitants de l'hôtel du Levant, seulement les choses ont bien changé, l'ère nouvelle a commencé, c'est-à-dire les déportations.

J'avais un laissez-passer qui me permettait d'entrer et de sortir du camp. Ce laissez-passer a servi à sortir plusieurs jeunes filles que nous avons naturellement mises en lieu sûr.

Je vois encore devant moi une jeune femme qui m'avait confié sa petite fille âgée d'un an que j'ai sortie du camp dans un sac à provisions. Elle est mariée et vit aujourd'hui à Cannes. Je voulais aussi sauver sa mère de la déportation, sans succès. Je suis avais donné un soporifique, espérant que les gendarmes la croyant mourante, ne la prendraient pas ; seulement ils ont apporté un brancard et elle a fait partie du transport de déportation.

Je dois dire que tous les policiers n'étaient pas des brutes ; il y en avait aussi qui ont su fermer les yeux au bon moment...

Quand le camp des Milles a été vidé de ses occupants -tous déportés- et que les Allemands ont occupé toute la France, l'OSE a décidé de continuer toutes ses activités dans la clandestinité et s'est donné pour mission de camoufler le plus possible d'enfants juifs et aussi, si nécessaire, des adultes, afin de les sauver des griffes des Allemands.

Pour ce faire, il fallait d'abord trouver des familles chrétiennes, des institutions qui, tout en sachant la vérité sur l'identité des clandestins,

étaient prêts à prendre sur eux les risques d'une rafle ou d'une dénonciation et d'en supporter les conséquences.

De Fanny Loinger, je suis devenue Stéphanie Laugier et, avec un collègue, Robert Epstein, nous avons prospecté le département de l'Ardèche. Nous avons trouvé pas mal de planques dans des fermes et des couvents ; notre quartier général était un hôtel de Privas.

A partir de janvier 1943, le département de l'Ardèche était « plein » et comme il y avait de plus en plus d'enfants à placer, nous avons étendu notre action à d'autres départements. Notre équipe à cette époque comptait quatre commis-voyageurs qui cherchaient des places dans l'Isère, la Drôme, en Savoie, les Hautes et Basses-Alpes.

Nous retrouvions de temps en temps Georges Garel et Andrée Salomon.

Ces rendez-vous se passaient dans des trains par mesure de sécurité. A ces occasions, nous touchions l'argent en provenance du Joint pour payer les pensions des enfants.

Un jour, j'étais à Roman dans la Drôme et j'attendais le train pour Lyon, j'ai entendu d'une oreille une conversation en Français « petit-nègre » entre un allemand et un cheminot. Le soldat a raconté qu'il savait de source sûre que des enfants juifs étaient cachés dans un couvent à Roman. Ceci m'a mis la puce à l'oreille et au lieu de prendre le train pour Lyon, je suis allée tout droit au couvent où nous avions placé trois enfants : deux sœurs et leur frère. J'ai eu beaucoup de mal à convaincre la Mère supérieure qu'elle me confie les trois enfants ; elle ne voulait pas s'en séparer et me garantissait qu'il ne leur arriverait aucun mal, qu'ils ne couraient aucun danger. Mais moi, je n'en étais pas convaincue ; j'ai pris les trois enfants et je les ai placés ailleurs. Les Allemands sont effectivement venus au couvent...

Notre équipe a ainsi réussi à camoufler 500 enfants jusqu'à la Libération et notre fierté et récompense fut qu'aucun de ces enfants n'a été pris par les Allemands.

Nous avons, pendant toute cette époque, gardé le contact avec les enfants placés et payé une pension mensuelle aux familles qui les ont hébergés, ce qui comportait pas mal de danger car personne n'était à l'abri d'une fouille dans un train et se balader avec une grosse somme d'argent était bien louche à l'époque.

Pendant toute cette période, ma planque personnelle était au « Service social de l'Enfance » à Grenoble. La directrice du service, Mademoiselle Merceron-Vicat était au courant de mon activité clandestine ; elle a su avec intelligence et bonté établir ma situation vis-à-vis des autorités françaises et allemandes, et aussi vis-à-vis des autres assistantes du service. Il n'y a jamais eu le moindre problème et de cette façon, j'ai pu vaquer à mes occupations pas très ordinaires.

Dès après la libération, l'OSE a ouvert un service médico-social à Lyon qui concernait la ville de Lyon et ses environs. Nous avons en charge 800 familles, 2 000 enfants rescapés de la déportation. Rares furent les familles dont les deux parents étaient présents. Inutile de décrire l'état moral de ces familles qui, en grande partie, avaient été démembrées. Il a fallu parer à beaucoup de problèmes

tant matériels que de réadaptation à une vie normale, et surtout rendre aux jeunes confiance en l'avenir en les orientant vers diverses activités et métiers. Il faut ajouter à cela que ces familles étaient pour la plupart d'anciens internés des camps : Rivesaltes, Gurs, etc. Elles n'avaient pas la nationalité française et toutes les portes ne leur étaient pas ouvertes. Certains ont émigré aux Etats-Unis et en Palestine, d'autres on su mobiliser assez de forces et se sont adaptés à la vie en France. De suite après la fin de la guerre, j'ai été détachée de l'OSE au Joint et à l'UNRRA pour travailler dans divers ex-camps de concentration en Allemagne et dans les maisons d'enfants.

Le premier camp dans lequel je suis arrivée était Buchenwald. Que puis-je ajouter à ce qui a été dit ? Nous avons évacué 350 enfants regroupés à Buchenwald, âgés de sept à 15 ans, et naturellement sans parents. Dieu seul sait comment ils sont restés en vie.

Le voyage en train a duré trois jours, le médecin du convoi était le Docteur Revel de Strasbourg. Nous avons traversé l'Allemagne dévastée (c'était quand même une toute petite vengeance) et nous sommes arrivés à Bâle. A notre très grande surprise, nous nous sommes heurtés à des très grosses difficultés ; il est vrai que nous n'étions pas tout à fait en ordre. Les autorités suisses avaient accepté de prendre en charge 120 enfants... et nous en avons amenés 350. Le résultat fut qu'on a emmené tout le convoi dans un camp. La belle affaire : nous avons sortis les enfants d'un camp pour qu'ils se retrouvent dans un autre !

L'intervention à Berne auprès des délégués du gouvernement n'a rien changé à la situation. C'est alors que les autorités françaises ont accepté de recevoir les 230 enfants restants et l'OSE les a hébergés dans une maison d'enfants.

Après avoir mis sur pied un service social au camp de personnes déplacées en instance d'émigration au camp de Neustadt près de Lubeck, j'ai eu la direction d'une maison d'enfants à Hausmanstaetten près de Gratz en Autriche.

Il y avait 120 enfants de tous âges qui étaient tous rescapés des camps de la mort. Il a fallu leur apprendre à vivre dans un monde qui n'était pas concentrationnaire. Les enfants ne sachant ni manger, ni se laver et surtout ils n'avaient confiance en personne. Ils étaient d'une rare débrouillardise, ce qui probablement leur a permis de survivre. Les moniteurs aussi étaient des rescapés des camps et ce qui est très curieux, c'est que les enfants acceptaient plus volontiers ma décision que celles des moniteurs qu'ils connaissaient en partie des camps. D'ailleurs, les enfants étaient la terreur de la région car inutile d'ajouter qu'ils étaient très sauvages.

La maison a été par la suite liquidée ; une partie des enfants avaient trouvé quelques rares parents, d'autres sont partis en Israël et aux Etats-Unis. Après la dissolution de la maison d'enfants, j'ai encore travaillé au camp de personnes déplacées à Bad-Gastein en Autriche. Ces camps avaient pour but de donner une possibilité de réadaptation et convalescence physique et morale. En février 1947, je suis rentrée en France.

Je ne veux pas finir ce long récit sans ajouter quelques phrases personnelles.

Aujourd'hui, avec le recul de quelques quarante ans passés, je ne vois probablement pas les choses telles que je les ai vues à cette époque. C'était une période très intensive pendant laquelle j'ai vu bien des douleurs, j'ai fait connaissance avec la tristesse, la peur et souvent l'incapacité d'agir.

Beaucoup de questions sont restées sans réponse jusqu'à ce jour et le resteront probablement toujours. Si j'ai pu, dans ce torrent qui voulait balayer toute l'Europe, faire quelque bien, aider, soulager, donner un peu d'espoir, toute ma récompense est là.

Fait à Ramat Gan, le 9 février 1984.